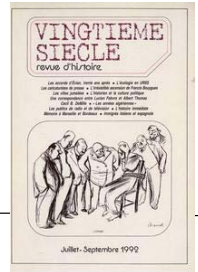


RÉVOLUTION RUSSE ET ÉCOLOGIE (1917-1934)

Jean Batou



Vingtième Siècle, revue d'histoire, n°35, juillet-septembre 1992

Pourquoi le communisme de l'ex-URSS a-t-il aussi engendré la catastrophe écologique qui menace, depuis la mer d'Aral en voie d'assèchement jusqu'aux catastrophes nucléaires potentielles après Tchernobyl? C'est, nous dit Jean Batou dans un des premiers articles qui abordent sérieusement cette question, le stalinisme qu'il faut une fois encore mettre en cause. Car, soutient-il, il y eut un avant et un après 1928 dans l'expression, vite muselée, d'une écologie scientifique au pays des soviets.

L'ampleur de la catastrophe écologique actuelle dans l'ex-Union Soviétique¹ pourrait conduire à penser que, dès ses débuts, la Révolution russe a tourné le dos à la protection de l'environnement, et cela malgré un essor précoce de l'écologie scientifique dans les dernières décades du tsarisme. Sous ce rapport, il serait donc vain de vouloir distinguer l'attitude de Lénine et des vieux bolcheviks de celle de Staline : ils devaient partager la même conception uti-

litariste et bornée des relations homme/nature. Pour beaucoup, l'affaire est donc entendue : sur ce terrain au moins, l'échec du marxisme ne peut être attribué à une quelconque trahison de ses principes, mais découle directement de leur mise en pratique.

Un historien américain, Douglas R. Weiner, a récemment apporté un démenti à cette vision caricaturale des choses². Son étude scrupuleuse de nombreux documents soviétiques a montré, en effet, que c'était au cours des années 1920, et non avant la Révolution, que l'écologie avait atteint ses résultats théoriques et pratiques les plus avancés dans ce pays. En réalité, issue avant tout de préoccupations esthétiques et morales durant les dernières décennies du tsarisme, la conservation de la nature va prendre une tournure nettement scientifique après 1917. Les chercheurs russes se trouvent alors à l'avant-garde de la phytosociologie de la biocénologie, de la dynamique trophique³, etc. Mais surtout, le gouvernement soviétique est le premier au monde à établir des parcs nationaux totalement isolés (*zapovedniki*), voués à l'étude des mécanismes de l'environnement,

1. Sur un plan général, la pollution de l'air et des eaux atteint des niveaux alarmants dans une grande partie du pays. Le cas extrême de Magnitogorsk a été décrit par Stephen Kotkin dans *Steeltown USSR*, Berkeley, University of California Press, 1991, p. 135-136. On relèvera aussi la destruction de plus de 200 000 km² de terres arables par une combinaison de défrichements et de drainages irrationnels, ainsi que par les inondations provoquées par les gigantesques retenues des barrages fluviaux. Ainsi, l'assèchement rapide de la mer d'Aral (ses rivages ont déjà reculé de 70 à 80 km) et la catastrophe de Tchernobyl ne représentent aujourd'hui que les sommets de l'iceberg.

2. Douglas R. Weiner, *Models of nature. Ecology, conservation, and cultural revolution in Soviet Russia*, Bloomington et Indianapolis, Indiana University Press, 1988.

3. Phytosociologie : discipline scientifique qui envisage les différentes espèces végétales dans leur coexistence associée à un milieu et étudie leurs nombreuses interactions. Biocénologie : étude de la biocénose (communauté des espèces vivantes ou biotope). Dynamique trophique : étude des flux d'énergie dans les chaînes alimentaires.

afin notamment de développer des mesures de réhabilitation des zones dégradées.

Parmi les bolcheviks, Lénine, mais surtout A.V. Lunacharskii¹, commissaire du peuple à l'Éducation, F.N. Petrov et V.T. Ter-Oganesov s'intéressent dès le début à la protection de la nature. Et ce n'est que vers 1928-1929 que le mouvement écologiste commence à se heurter frontalement aux objectifs économiques du pouvoir d'État. Son opposition résolue au « modèle de développement » stalinien l'amène alors à condamner courageusement certains objectifs du Premier Plan quinquennal. En même temps, ses principaux théoriciens refusent les nouveaux dogmes de la « science prolétarienne », défendus notamment par I.I. Prezent et T.D. Lysenko, payant pour cela, avec les biologistes et les généticiens soviétiques, un tribut certain à la répression.

Cette mise au point ne vise pas à attribuer rétrospectivement à Lénine ou aux vieux bolcheviks une sensibilité écologiste d'avant-garde qui aurait été trahie ultérieurement par Staline. Ce serait tout simplement grotesque². Le fait que les écologistes soviétiques des années 1920-1930 n'aient guère pu invoquer de théoriciens marxistes à l'appui de leurs thèses — à l'exception notable d'Engels — montre assez les carences de la pensée révolutionnaire en la matière. En réalité, le soutien apporté par certains bolcheviks, et non des moindres, à un courant socialement « petit-bourgeois », en dépit du retard de leur propre réflexion en la matière, reflétait un triple parti pris : 1) prendre au sérieux l'enseignement des sciences de la nature ; 2) s'en tenir à une approche matérialiste de l'environnement ; 3) opter pour une attitude pragmatique et prudente face

aux choix concrets de la société post-capitaliste. En cette matière, comme en bien d'autres, la rupture stalinienne sera donc, nous le verrons, tout à fait décisive.

Ce dossier aborde l'histoire du mouvement et de la pensée écologistes russes et soviétiques en cinq tableaux ordonnés chronologiquement : avant la révolution d'Octobre ; pendant la période révolutionnaire (1917-1921) ; durant la NEP (1921-1928) ; face au Premier Plan quinquennal (1928-1929 à 1932-1933) ; en butte à la répression stalinienne (1932-1934). Il se conclut par quelques réflexions sur les fondements sociaux des rapports homme/nature et sur leur régulation.

○ L'ÉCOLOGIE RUSSE AVANT LA RÉVOLUTION D'OCTOBRE

Pierre le Grand, dont le règne s'étend de 1696 à 1725, fut sans doute le premier tsar à prendre des mesures pour la protection des forêts de Russie, cela afin de garantir un approvisionnement régulier en bois et de prévenir l'érosion dangereuse des grands bassins fluviaux. En 1763, la Grande Catherine réglementait aussi la chasse. Cependant, il faudra attendre le milieu du 19^e siècle pour assister à l'éveil d'une conscience écologiste moderne dans les milieux scientifiques de Moscou, sous l'influence notamment du lamarckisme français et de la géologie anglo-saxonne (*L'homme et la nature*, de George Perkins Marsh est traduit en russe en 1866)³. Dans les années 1880, la destruction des forêts et des animaux à fourrure, martres et zibelines, atteint des proportions alarmantes : « Les forêts russes tombent sous la hache, ... les rivières s'ensablent et s'épuisent », remarque Anton Tchekhov⁴. Dans ces

1. Voir Sheila Fitzpatrick, *The Commissariat of Enlightenment. Soviet organization of education and the arts under Lunacharsky*, Cambridge, Cambridge University Press, 1970.

2. Pour une évaluation assez pessimiste des options législatives et pratiques de Lénine en matière de protection des forêts, des pêcheries et du gibier, voir Zigurds L. Zile, « Lenin's contribution to law. The case of protection and preservation of the natural environment », dans Bernard W. Eisenstat (ed.), *Lenin and leninism. State, law, and society*, Lexington, Toronto, Londres, D.C. Heath, 1971, p. 83-100.

3. George Perkins Marsh, *Man and nature*, New York, C. Scribner, 1864. Il s'agit probablement de la première tentative d'explication systématique des causes de la dégradation de l'environnement par l'homme.

4. D'après la traduction anglaise de la pièce d'Anton P. Tchekhov, *The wood demon*, par S.S. Koteliansky, New York, 1926, p. 36-38. De 1890 à 1914, 26 millions d'hectares de forêts sont détruits, seulement dans le domaine privé (Vaisilii Nikitich Makarov, *Okbrana prirody v SSSR*, Moscou, Goskul'tposvetizd, 1947, p. 19).

conditions, le mouvement pour la protection de la nature progresse rapidement dans trois directions : un moralisme patriotique et esthétisant qui refuse l'industrialisation ; un utilitarisme étroit préconisant la destruction des espèces « nuisibles » et la protection des espèces « nécessaires » ; une approche scientifique liée à une vision holistique de l'environnement¹. La première domine l'intelligentsia, la seconde inspire la politique officielle, tandis que la troisième s'affirme dans des cercles scientifiques encore restreints.

Dans les années 1890, l'expérience de gestion des forêts, des pâturages et des cultures a conduit au développement d'une nouvelle discipline scientifique, la phytosociologie, qui a pour objet l'étude du développement des espèces végétales et de leur coexistence dans un milieu donné. La communauté forestière, écrit Morozov en 1904, « n'est pas une agrégation mécanique d'arbres, mais un organisme complexe, dont chaque partie conditionne les autres, et qui vit aussi sa propre vie ... Nous devons étudier ces organismes complexes comme nous étudions tout organisme : du point de vue de sa morphologie, de ses propriétés, de son origine, de ses transformations au cours du temps, de sa reproduction et de sa régénération »². James Lovelock rappelle aussi que c'est l'époque où l'Ukrainien Y.M. Korolenko, parent et inspirateur de V. Vernadskii (l'un des fondateurs de l'écologie moderne, qui propose pour la première fois le concept de biosphère dans sa complexité), décrit la terre comme un « organisme vivant », formulant ainsi l'une des premières versions de l'hypothèse Gaïa³.

1. Pour une approche descriptive de l'écologie russe avant la première guerre mondiale, voir J. Richard Carpenter, « Recent Russian works on community ecology », *Journal of Animal Ecology*, 8, 1939, p. 355-385. Voir aussi Douglas R. Weiner, « The historical origins of Soviet environmentalism », *Environmental Review*, 6, 1982, p. 42-46.

2. Genrietta Isaakovna Dokhman, *Istoriia geobotaniki v Rossii*, Moscou, Nauka, 1973, p. 56 (trad. française, *Les âges de Gaïa*, Paris, Laffont, 1990).

3. James Lovelock, *The ages of Gaia. A biography of our living earth*, Oxford, Oxford University Press, 1989, p. 9-10. Pour Lovelock, la terre dans son ensemble, avec ses éléments

Il y a sans doute un fondement socio-culturel particulier à cette attitude des scientifiques russes. Peut-être est-ce la force du sentiment communautaire (*sobornost'*), très vivant dans les campagnes d'alors, qui a nourri leur perception aiguë de la solidarité intime des éléments de la nature. Alain Besançon rappelle combien le culte de la « commune rurale » a marqué les intellectuels russes, et cela dès les années 1840⁴. Notons que ce facteur idéologique va trouver un prolongement sociologique : entre 1880 et 1914, la proportion des étudiants issus de la paysannerie a plus que quadruplé, passant de 3,3 % à 14,5 % (22,4 % dans les écoles techniques supérieurs)⁵. Le monde rural a donc marqué cette génération de l'intelligentsia plus que tout autre. Or, à cette époque, « la commune était plus qu'une association de voisinage entre foyers paysans. Elle figurait le monde paysan en microcosme et pouvait engendrer de puissants sentiments de solidarité entre membres d'un même village, liés par des attaches communes à la terre et à la communauté »⁶.

En matière d'écologie expérimentale, cette culture scientifique a des retombées pratiques non négligeables. Ainsi, le botaniste N.I. Kuznetsov propose pour la première fois le développement de réserves entièrement préservées pour l'étude des équilibres dyna-

vivants et non vivants, constitue en tant que telle un supra-organisme. L'interaction géophysique de ses constituants est contrôlée par les organismes vivants, dans leur propre intérêt, grâce à l'énergie solaire (voir aussi : *La terre est un être vivant : l'hypothèse Gaïa*, Monaco, Le Rocher, 1986).

4. Alain Besançon, *Éducation et société en Russie dans le second tiers du XIX^e siècle*, Paris, Mouton, 1974, p. 9-10.

5. Kendall E. Bailes, *Technology and society under Lenin and Stalin. Origins of the Soviet technical intelligentsia*, Princeton, Princeton University Press, 1978, p. 34.

6. Orlando Figes, *Peasant Russia civil war. The Volga countryside in revolution (1917-1921)*, Oxford, Clarendon Press, 1989, p. 14. Parmi les études qui ont particulièrement mis en évidence la force des structures communautaires de la paysannerie russe, il faut citer deux classiques : Moshe Lewin, *La paysannerie et le pouvoir soviétique*, Paris, Mouton, 1966 (voir, notamment, p. 25-28 et 79-87) et Teodor Shanin, *The Awkward class*, Oxford, Oxford University Press, 1972. Plus récemment, outre le livre d'Orlando Figes, on mentionnera un article du même auteur, « Collective farming and the 19th-Century Russian land commune : a research note », *Soviet Studies*, 1, 1986, p. 89-97, ainsi que l'ouvrage de V.P. Danilov, *Rural Russia under the new regime*, Bloomington, Indiana University Press, 1988.

miques à l'état de nature. Ses collègues Dokuchaev et Vysotskii obtiennent les premières mesures concrètes dans ce sens pour étudier la phytosociologie des steppes du Sud-Est, dont l'exploitation agricole avait accentué la sécheresse. Ce dernier justifie ainsi l'entreprise : « Etant donné que la végétation naturelle élabore ... des formes instructives d'adaptation aux conditions locales de croissance, la connaissance du développement végétatif naturel dans différents paysages peut donc servir ... de guide pour sélectionner rationnellement les méthodes et les espèces les plus adaptées à l'agriculture — dans les champs, les forêts et les prés »¹. La dimension pratique de la conservation était donc bien comprise par les phytosociologues russes, et dès la fin du 19^e siècle.

Au début du 20^e siècle, c'est le zoologiste G.A. Kozhevnikov qui se fait l'avocat le plus résolu de parcs naturels totalement isolés de l'activité humaine (*zapovedniki*). Son programme va bien au-delà de la conservation d'espèces menacées, prônée par le mouvement conservateur international². Outre l'intérêt pratique de telles entreprises, notamment dans les domaines de l'agronomie et de la médecine, il souligne leur portée scientifique fondamentale : elles devraient aider à mieux comprendre « la sélection naturelle, la lutte pour l'existence, les mutations et l'hérédité »³. A la conférence internationale de Berne pour la protection de la nature (1913), Kozhevnikov est aussi l'un des seuls congressistes à réclamer la protection des peuples primitifs : « La même commission qui dit au chasseur " Arrêtez, vous allez faire disparaître l'oiseau du paradis " doit pouvoir dire au colon qui met en joue " Arrête, tu vas faire disparaître

l'homme primitif " »⁴. Les grandes puissances coloniales, y compris la délégation russe, ne soutiendront pas cette proposition.

A l'occasion de la conférence de Berne, le moralisme anticapitaliste du naturaliste bâlois Paul Sarasin, président de la Ligue suisse pour la protection de la nature et du Comité provisoire pour la protection mondiale de la nature, fait forte impression sur les délégués russes. Le rapport du Suisse est longuement cité par Kozhevnikov dans un pamphlet qu'il publie dès son retour. En 1915, la Commission permanente de conservation de Moscou fait même paraître la communication de Sarasin en russe. A la veille de 1917, Kozhevnikov a rallié une fraction significative de la communauté scientifique à ses objectifs. Mais il faudra attendre les années 1920 pour assister aux progrès théoriques les plus marquants et à la mise en place d'un vaste réseau de parcs nationaux.

○ LÉNINE ET LA PROTECTION DE LA NATURE

Fin 1917, le mouvement pour la conservation de la nature dresse un bilan dramatique des trois années de guerre et de violents conflits sociaux. Réunis du 30 octobre au 2 novembre, les ténors de l'écologie proposent un plan d'ensemble pour le développement d'un réseau national de 46 parcs naturels. Cependant, en dépit de l'attitude favorable des autorités politiques, les cinq années de guerre civile et de reconstruction qui vont suivre ne laissent guère au pouvoir le temps de soutenir des initiatives sérieuses en la matière.

Assumant une position marxiste assez classique, Lénine était convaincu qu'il était « aussi impossible de remplacer les forces de la nature par le travail humain que des

1. Cité par Dokhman, *op. cit.*, p. 112.

2. Aucun délégué à la Conférence internationale de Berne pour la protection de la nature (1913) n'envisageait les réserves comme centres de recherche scientifique. Le parc naturel nord-américain de Yellowstone, établi pour donner refuge aux derniers bisons, constituait alors le modèle occidental du genre.

3. *Okbrana Prirody*, 2, 1928, cité par Weiner, *Models...*, *op. cit.*, p. 67-68.

4. *Recueil des procès-verbaux de la Conférence internationale pour la protection de la nature* (Berne, 17-19 novembre 1913), Berne, 1914, p. 138 et 194-195. L'Allemagne, l'Argentine, l'Autriche-Hongrie, l'Espagne, la France, la Norvège et la Russie ont voté contre l'amendement Kozhevnikov. La Grande-Bretagne et la Suisse se sont abstenues. Seuls la Belgique, le Danemark, les Pays-Bas, le Portugal et la Suède l'ont soutenu.

archines (une mesure de longueur) par des pouds (une mesure de poids) »¹. Au cours de sa retraite de l'été 1917, il avait lu certains ouvrages relatifs à l'histoire naturelle de la Russie, qui l'avaient sans doute familiarisé avec la conception holistique de ses contemporains. Pour lui, dans l'industrie comme dans l'agriculture, l'homme ne pourrait tirer parti des forces de la nature que dans la mesure où il en connaîtrait les lois. La science fondamentale devait donc jouer un rôle de premier plan dans la régulation des relations de l'homme avec la nature. Conséquent avec lui-même, dès avril 1918 il était parvenu à établir de bons contacts avec l'Académie des sciences et, en particulier, avec sa section des sciences naturelles. Dans le même sens, Kendall E. Bailes souligne que les spécialistes « bourgeois », notamment dans le domaine des sciences de la nature, furent immédiatement reconnus par les autorités bolcheviques qui ne leur ménagèrent pas leur soutien². Cette attitude devait se traduire rapidement par un effort financier considérable : plus de 40 instituts de recherche furent créés durant la guerre civile³, si bien qu'au milieu des années 1920 la part du PNB soviétique consacrée à la recherche dépassait celle des autres pays européens⁴.

Sur le plan politique, Lénine appelait aussi les membres du parti à une certaine humilité face aux cadres scientifiques et techniques : « Nous devons ... apprendre à apprécier la science, à répudier la morgue " communiste " des dilettantes et des bureaucrates ... Il faut s'instruire davantage auprès des spécialistes et savants bourgeois »⁵. Pour lui,

le gouvernement et les syndicats devaient « protéger comme la prunelle de leurs yeux tout spécialiste travaillant consciencieusement, connaissant bien et aimant son travail, même s'il était tout à fait étranger au communisme par ses idées »⁶. C'est ainsi que Vernadskii, arrêté par la tchéka pour ses liens présumés avec l'armée blanche, fut immédiatement libéré, sur ordre de Lénine, qui lui offrit une aide substantielle pour son travail scientifique⁷. Ainsi, le père du concept de biosphère, bien qu'adversaire politique du bolchevisme, pouvait écrire, en mars 1923, à son ami en exil, I.I. Petrunkevitch : « L'Académie des sciences de Russie ... est restée comme avant, avec une pleine liberté interne »⁸.

Trotsky défendait une attitude analogue à celle de Lénine. Prenant la parole devant un congrès de chimistes en 1925, il soutenait la nécessaire indépendance méthodologique de la recherche : « Quant un marxiste essayait de faire de la théorie de Marx une clé à usage universel, s'immiscant dans les autres champs de la connaissance, Vladimir Illich (Lénine) l'en dissuadait par cette petite formule significative, " arrogance communiste ". Cela veut dire en substance : le communisme ne saurait remplacer la chimie »⁹. Pour Trotsky, le scientifique peut fixer lui-même ses objectifs de recherche, sans égard à la demande ou à l'utilité sociale, cela ne l'empêchera pas de produire des résultats extrêmement utiles pour la communauté.

Mais revenons à la protection de l'environnement. Sur le plan pratique, le nouveau pouvoir des soviets prend des mesures d'urgence contre le déboisement. La loi du 14 mai 1918 prévoit un rythme d'exploitation

1. Lénine, « La question agraire et les " critiques " de Marx », dans *Œuvres*, tome 5, Paris, Moscou, Editions sociales et du progrès, 1965, p. 109.

2. Bailes, *op. cit.*, p. 44-66 ; Kendall E., Bailes, *Science and Russian culture in an age of revolutions. Vernadsky and his scientific school, 1863-1945*, Bloomington, Indiana University Press, 1990, p.148-159.

3. Bailes, *Science...*, *op. cit.*, p. 155.

4. Robert A. Lewis, « Some aspects of the research and development effort of the Soviet Union, 1924-1935 », *Soviet Studies*, 2, 1972, p. 153-179.

5. Lénine, « Le plan économique unique », dans *Œuvres*, tome 32, *op. cit.*, 1976, p. 146 et 148.

6. Lénine, « Projet de thèses sur le rôle et les tâches des syndicats dans les conditions de la nouvelle politique économique », dans *Œuvres*, tome 42, *op. cit.*, 1969, p. 404.

7. Bailes, *Technology...*, *op. cit.*, p. 47 ; Bailes, *Science...*, *op. cit.*, p. 147.

8. Cité par Bailes, *Science...*, *op. cit.*, p. 157.

9. Cité par David Joravsky, *Soviet marxism and natural science, 1917-1932*, New York, Columbia University Press, 1961, p. 98.

compatible avec le maintien des surfaces boisées, la lutte contre l'érosion des sols, l'équilibre des bassins fluviaux, ainsi que la protection des « monuments de la nature ». Cependant, l'éruption de la guerre civile entrave fortement l'application de ce programme. Le 27 mai 1919, une législation est proposée, qui vise à protéger certains types de gibiers et à réduire la saison de chasse. Cette fois-ci, c'est une querelle de compétences entre le commissariat de l'Éducation et celui de l'Agriculture, qui va en différer l'entrée en vigueur. Le 24 juillet 1920, sa mise en œuvre échoit malheureusement au second, qui lui donne, on s'en doute, une interprétation utilitariste et restrictive. Enfin, de 1918 à 1922, Lénine promulgue une série de décrets pour protéger les pêcheries et réprimer leur exploitation prédatrice¹. A la mi-janvier 1919, l'armée blanche de Kolchak passe l'Oural et menace le cœur de la Russie soviétique. C'est dans ces conditions très graves que N.N. Podiapolskii, agronome au commissariat de l'Éducation d'Astrakan, obtient une entrevue avec Lénine pour lui soumettre un projet de parc naturel dans le delta de la Volga. Trois mois plus tard, muni des autorisations nécessaires, il a le privilège d'établir le premier *zapovednik* soviétique (premier parc national au monde exclusivement voué à l'étude scientifique de la nature). Mais la rencontre va aussi avoir d'autres retombées. « (Lénine) me dit que la cause de la conservation était importante non seulement pour la région d'Astrakan, mais pour toutes les républiques, et qu'il la considérait comme une priorité urgente », se souvient Podiapolskii, qui fut chargé de rédiger immédiatement un projet de décret pour la protection de la nature dans l'ensemble du pays. Après examen, Lénine envoya ce texte pour approbation aux responsables du commissariat de l'Éducation, sans doute parce que ce dernier n'avait aucune responsabilité dans l'exploitation des

ressources naturelles. Après de nombreux détours administratifs, le projet de Podiapolskii devait donner naissance à la loi du 16 septembre 1921 sur la « protection des monuments de la nature », qui habilitait le commissariat de l'Éducation à créer, de sa propre initiative, des parcs naturels protégés².

Entre-temps, le commissariat de l'Éducation avait mis sur pied un comité scientifique rattaché au Comité d'État pour la protection des monuments de la nature, appelé aussi Commission temporaire de conservation, et dirigé par l'astronome bolchevique Ter-Oganesov. Ce dernier s'était assuré la collaboration du gotha des naturalistes soviétiques. Grâce à l'appui de chercheurs de renom comme Vernadskii, ce groupe allait obtenir, dès 1920, la création d'un parc naturel géologique au Sud de l'Oural. Vernadskii reflète bien l'état d'esprit d'une génération de scientifiques libéraux formés dans la dernière période du tsarisme. A la veille de la révolution de 1917, il est professeur à l'Université de Moscou, membre de l'Académie des sciences et affilié au Parti constitutionnel démocrate (Cadet). Son appartenance à une « génération de transition » permet de mieux comprendre sa curiosité et son ouverture d'esprit. Une biographie récente insiste tout particulièrement sur l'impact de la guerre et des deux révolutions de 1917 sur la période la plus féconde de sa vie (1914-1922) : « L'effondrement de l'ancien régime et la recomposition des relations sociales, conjugués à une crise des rapports de la société russe avec la nature — pénuries, famine et maladie — attirent l'attention de Vernadskii sur les rapports entre le vivant — y compris les humains — et le milieu abiotique terrestre »³.

1. Zile, cité, p. 87-93.

2. Nikolai Nikolavich Podiapolskii, « Vladimir Il'ich i okhrana prirody », *Okhrana Prirody*, 2, 1929, p. 35-38 (cité par Weiner, *Models...*, op. cit., p. 27).

3. Bailes, *Science...*, op. cit., p. 184.

○ LE MOUVEMENT DE CONSERVATION
PENDANT LA NEP

En 1921, la politique de conservation est en passe de sombrer sous le coup des restrictions budgétaires. Refusant tout projet de rentabilisation des parcs naturels, le zoologiste Kozhevnikov essaie de constituer un large front pour débloquent des fonds publics : Trotsky est personnellement approché. Pourtant, en dépit de ces difficultés financières, les *zapovedniki* sont toujours soutenus par les autorités. Par exemple, à l'été 1923, à l'occasion de la grande exposition agricole de l'Union, le commissariat de l'Éducation organise des conférences et présente des photos, des cartes et des schémas pour stigmatiser l'action destructive de l'homme sur la nature et justifier la nécessité des parcs naturels. Il faut cependant attendre la fin de l'année 1924 pour que la situation financière générale s'améliore, ouvrant une période plus favorable à la conservation¹. Par chance, la période de Lénine avait légué des fondations solides sur lesquelles bâtir.

Au milieu des années 1920, les ressources forestières occupent le premier poste des exportations soviétiques, les fourrures le second. Des besoins pressants en devises fortes font donc courir des risques croissants à certaines espèces végétales et animales. En avril 1926, Vernadskii lance un cri d'alarme : « Les forces productives naturelles constituent un potentiel ... Elles sont indépendantes en composition et en abondance de la volonté et de la raison humaine, aussi centralisées et organisées soient-elles. Comme ces forces ne sont pas inépuisables, nous savons qu'elles ont des limites ... Celles-ci peuvent être déterminées par l'étude scientifique de la nature et constituent pour nos propres capacités productives une frontière naturelle insurpassable ... Nous savons main-

tenant que, pour notre pays, ces limites sont assez étroites et n'autorisent — au risque d'une cruelle facture — aucun gaspillage dans l'usage de nos ressources »².

En janvier 1922, l'Académie des sciences avait soutenu le lancement du Bureau central pour l'étude des traditions locales. C'était sans doute la seule organisation de masse dirigée par des scientifiques : à la fin des années 1920, elle comptait 2 270 groupes et quelque 60 000 membres. Sa composition sociale : des élites locales ralliées au nouveau pouvoir ; son idéologie : un sentiment national aux accents moralisateurs. Rien d'étonnant donc à ce que le journal du Bureau central ait saisi mieux que quiconque la dimension politique des problèmes posés : « Nous avons échoué jusqu'ici à opposer un large mouvement d'opinion en faveur de la conservation aux intérêts économiques étroitement conçus ... par les organes économiques »³.

Répondant à cette même préoccupation, le département de Conservation du commissariat de l'Éducation fondait, en 1924, la Société pan-russe de conservation. A.V. Lunacharskii fit parvenir un important message de soutien à son congrès inaugural. Le but de cette nouvelle organisation était avant tout de nature pédagogique. La conservation fut alors inscrite dans les programmes scolaires. Le retour annuel des oiseaux migrateurs allait être aussi l'occasion d'une manifestation qui réunit 45 000 jeunes naturalistes en 1927, auxquels se joignirent les organisations communistes de jeunesse. Dès 1928, la Société éditait une revue bimensuelle à 3 000 exemplaires, illustrée de photos, *Otkhrama Prirody (Conservation)*. On y trouvait informations et discussions sur la protection de l'environnement dans le monde et en URSS. Les questions les plus controversées y étaient abordées sous un angle peu orthodoxe, comme, par exemple, « le rôle positif du chamanisme pour assurer un taux

1. De 1924 à 1928, les subventions allouées au seul parc naturel d'Astrakhan passent de 950 à 27 000 roubles ; pour les six *zapovedniki* soutenus par le commissariat de l'Éducation, les montants s'élèvent respectivement à 18 767 et 188 596 roubles (Weiner, « The historical... », art. cité, p. 48).

2. Cité par Weiner, *Models...*, op. cit., p. 44.

3. *Ibid.*, p. 46.

d'exploitation supportable du gibier en Sibérie »¹.

Cette période fut marquée par un autre tournant institutionnel : la création, en octobre 1925, d'une super-agence gouvernementale, le Goskomitet, dépendant du commissariat de l'Education et chargée de coordonner les mesures et programmes de conservation de l'environnement. Au cœur de ses objectifs : le développement des parcs naturels voués à la recherche fondamentale, mais visant aussi à informer la pratique économique ou, simplement, à protéger les espèces menacées. Parti de presque rien en 1917, le domaine des parcs naturels soviétiques atteignait déjà près de 10 000 km² en 1925 et quelque 40 000 km² en 1929 (la superficie totale de la Suisse)².

Sur le plan théorique, l'écologie soviétique des années 1920 s'inscrit dans la continuité de la phytosociologie, ce qui devait l'amener à forger le concept plus élaboré de biocénose. Pour Sukachev, le « principe de plénitude » postule que les communautés vivantes évoluent vers un équilibre où la compétition des éléments est réduite au minimum, alors que la productivité de l'ensemble dépasse celle de toute autre combinaison possible d'espèces vivantes dans un environnement donné³. En même temps, V.V. Stanchinskii élabore une conception plus dynamique de la biocénose, fondée sur les échanges d'énergie et de matière, qui annonce l'un des paradigmes centraux de la biologie du 20^e siècle.

Quelle attitude les écologistes soviétiques préconisent-ils dans l'exploitation de ressources naturelles ? En 1928, Kozhevnikov refuse toute approche utilitariste : « Déve-

lopper une conception matérialiste de la nature, cela ne revient pas à calculer combien de mètres cubes de bois de feu on peut extraire d'une forêt, où combien de dollars de peaux d'écureuils il est possible de réaliser chaque année⁴ ». S'il admet et préconise même l'usage rationnel de la nature, il donne des consignes de prudence : « Prendre le contrôle des régulations naturelles est une affaire extrêmement difficile et grosse de responsabilités. (En effet), toute intervention (de l'homme), même celles que nous considérons comme bénéfiques, par exemple ... l'agriculture où l'acclimatation d'animaux (exotiques), détruit les conditions naturelles des biocénoses ... De ce tissu de vie, qui a évolué durant des milliers d'années d'interactions, on ne peut enlever un maillon isolé sans dommage »⁵.

○ LES ÉCOLOGISTES SOVIÉTIQUES
ET LE PREMIER PLAN QUINQUENNAL
(1928/1929-1932/1933)

L'offensive politique contre les écologistes va connaître successivement trois étapes. Dès 1928-1929, leur origine sociale « bourgeoise » ou « petite-bourgeoise » est invoquée pour affaiblir leur position. En 1929-1930, les partisans du philosophe A.M. Déborine au sein de l'Académie systématisent leur critique théorique à leur égard⁶. Enfin, à partir de 1931, le grand inquisiteur I.I. Present, qui prépare le terrain à T.D. Lyssenko, agit contre eux le « critère de la pratique ». Et si la liquidation de l'écologie soviétique ne

4. Cité par Weiner, *Models...*, *op. cit.*, p. 69.

5. *Ibid.*, p. 69-70.

6. Abram Moiseevich Déborine (né Joffé, 1881), ouvrier métallurgiste dans sa jeunesse, avait été partisan de Lénine au congrès de 1903 du POSDR. Après des études en Suisse, sous l'influence de Plekhanov, il avait rejoint la fraction menchevik en 1907. Dès 1925, il dominait la scène de la philosophie soviétique (directeur de la section de philosophie de l'Institut de professorat rouge et de la revue *Sous la Bannière du marxisme*). Il devait adhérer au Parti communiste en 1928. A cette époque, il exprimait ainsi son point de vue en matière d'épistémologie : « Nous demandons le réexamen des nouveaux résultats de chaque champ de la connaissance du point de vue de la dialectique matérialiste, alors que de nombreux "critiques", souvent sans en être conscients, tendent à "réexaminer" le matérialisme dialectique du point de vue de faits particuliers, d'une science particulière » (cité par Joravsky, *op. cit.*, p. 173).

1. *Okbrana Prirody*, 4, 1928, p. 6-8, cité par Weiner, *Models...*, *op. cit.*, p. 49.

2. En 1929, G.A. Kozhevnikov défend ainsi le développement des *zapovedniki* : « Précisément maintenant, alors que nous bâtissons une vision du monde non plus mystique, mais matérialiste, la présence d'une nature origininaire primitive et la possibilité de l'étudier scientifiquement ... sont une condition importante de notre vie culturelle » (*Okbrana Prirody*, 1, 1928, p. 6, cité par Weiner, « The historical... », art. cité, p. 60).

3. Après 1945, Sukachev parle de biogécénose, en intégrant la biocénose et le milieu abiotique (inorganique) dans un système commun plus vaste.

soulève pas alors la même indignation internationale que celle de la génétique, c'est sans doute, paradoxalement, en raison de ses positions exceptionnellement avancées : dans ce domaine, les Soviétiques n'ont pas encore véritablement leur pendant en Occident.

Lorsque le congrès des mouvements de conservation de septembre 1929 ouvre ses portes à Moscou, le célèbre biologiste B.E. Raikov a déjà été démis de son enseignement et la position de G.A. Kozhevnikov est sérieusement menacée. Le journal de l'Académie des sciences est vilipendé en ces termes : « Vous pouvez tourner des milliers de pages sans trouver une seule fois le nom de Lénine, sans rencontrer les mots socialisme, dictature du prolétariat, etc. »¹. Depuis avril 1929, les déboriniens ont pris le dessus sur les scientifiques « mécanistes » : invoquant Engels, dont la *Dialectique de la nature* a été publiée pour la première fois en 1925, ils entendent soumettre les sciences de la nature à l'épreuve d'une dialectique formaliste. Les écologistes ne refusent pas le débat sur ce terrain : pour Bugaev, la biocénose, qui suscite sans cesse la transformation de son propre environnement, est une notion profondément dialectique. Un débat biaisé, plein d'ambiguïtés, mais non toujours dépourvu d'intérêt. Dès 1930, Engels sera appelé à la barre de la défense par les écologistes eux-mêmes.

Le congrès de 1929 des mouvements de conservation se confronte aussi à des préoccupations utilitaristes plus prosaïques : les écologistes ne peuvent plus se limiter à la protection de la nature, mais doivent étudier les facteurs susceptibles d'en faire croître la productivité, et cela dans l'intérêt de l'économie ; qu'ils abandonnent leur cocon pour s'adresser aux plus larges cercles de l'opinion soviétique, lance le représentant du parti, P.G. Smidovich. Le premier clash sérieux concerne la chasse aux phoques : le Plan quinquennal prévoit 350 000 prises par an,

qu'il faut ajouter aux 200 000 prises norvégiennes, soit 550 000 bêtes, pour un troupeau n'excédant pas le million de têtes. De même, l'exploitation des forêts doit croître de 60 %, interdisant toute politique de maintien des stocks. Pour contrer de tels défis, les écologistes proposent des études d'impact destinées à ébranler les tenants mêmes d'une vision utilitariste. C'est une première à l'échelle internationale.

Pour Staline et Iakovlev (responsable de l'agriculture), le Premier Plan quinquennal doit permettre une croissance de la production céréalière de 35 %. En réalité, il se traduira par un recul d'environ 10 % (plus de 50 % pour ce qui est du bétail), qui entraîne une diminution de plus de 15 % de la ration calorique des campagnes². Cette catastrophe agricole et la véritable guerre civile qui s'ensuit entre l'Etat et les paysans ont des conséquences démographiques très sérieuses. En 1936, Léon Trotsky ne se trompe pas lorsqu'il note : « Les pertes en hommes dues à la faim, au froid, aux suites des épidémies et de la répression, n'ont pas été enregistrées avec autant d'exactitude que les pertes de bétail, mais elles se chiffrent aussi par millions »³. Roy Medvedev les estime aujourd'hui à 8-9 millions, tandis que Nove constate que « 10 millions de paysans ont "démographiquement" disparu »⁴.

Il est pourtant intéressant de noter qu'*Okbrana Prirody*, le journal de la Société pan-russe de conservation, ne l'entend pas de cette oreille : « Sans une exploitation rationnelle ... des ressources naturelles, il ne peut être question d'augmenter la récolte », affirme-t-il en janvier 1930⁵. En mars de la même année, Podiapolskii attire l'attention sur les dangers d'une mécanisation rapide des cultures menée sans d'extrêmes précautions : il ne pourrait en résulter, selon lui,

2. Alec Nove, *An economic history of the USSR*, Harmondsworth, Penguin Books, 1975, p. 177 et 186.

3. Léon Trotsky, *La révolution trahie*, Paris, Minit, 1963, p. 470.

4. Roy Medvedev, *Les Nouvelles de Moscou*, 1988 ; Nove, *op. cit.*, p. 180.

5. Cité par Weiner, *Models...*, *op. cit.*, p. 121.

1. Cité par Weiner, *Models...*, *op. cit.*, p. 125.

qu'une dangereuse uniformisation des écosystèmes ruraux conduisant à une fragilité accrue de l'agriculture. Traumatisme social et politique, la collectivisation forcée s'annonce aussi comme un drame aux conséquences durables pour l'environnement. À la même époque, les écologistes dénoncent encore la croissance préoccupante de la pollution industrielle. On s'en doute, ils sont vite accusés de saboter la mobilisation générale en faveur du Plan.

Dès 1930, la mise au pas des sciences naturelles est systématiquement menée par I.I. Present. Licencié en sciences sociales, il dirige de facto l'Académie communiste de Leningrad. En 1931, il fonde le premier département de « dialectique de la nature et sciences de l'évolution ». Entre-temps, les déboriniens sont tombés en disgrâce, Staline les ayant renvoyés dos à dos avec les mécanistes au nom d'un seul et unique critère de validité scientifique : la pratique : « Toutes les objections soulevées par la " science " contre la possibilité et l'opportunité d'organiser de grandes fabriques céréalières de quarante à cinquante mille hectares se sont effondrées et ont été réduites en poussière. La pratique a réfuté les objections de la " science " et a montré une nouvelle fois que si la pratique doit apprendre de la " science ", la " science " doit aussi apprendre de la pratique »¹.

I.I. Present a compris la leçon et dénonce systématiquement les critiques des milieux scientifiques à l'égard du Plan quinquennal, notamment celles des écologistes². « Pendant douze ans de révolution, les savants soviétiques se sont enfermés avec dédain dans un parc naturel ... réservé à l'espèce menacée des scientifiques bourgeois », lance une propagande de plus en plus agressive³. En janvier 1930, la Société pan-russe de conservation est menacée : une enquête est

lancée pour déterminer sa composition sociale : 3 % de membres du parti, peu d'ouvriers, peu de paysans, mais un nombre croissant d'étudiants. Elle échappe alors de justesse à la dissolution. Pour la *Pravda*, le verdict est clair : « Bien qu'invoquant le slogan d'une défense inconditionnelle de la nature, (*Okbrana Prirody*) s'efforce en fait de sauver cette nature ... du Plan quinquennal ! »⁴. En octobre de la même année, le Bureau central pour l'étude des traditions locales est contraint à d'importantes purges.

Dès janvier 1931, la Société de conservation a été rebaptisée Société pour la conservation et la promotion de la croissance des ressources naturelles, et son journal *Conservation* a pris le nom de *Nature et économie socialiste*. Son nouveau leader, V.N. Makarov, résume ainsi leurs nouvelles tâches : assister la création d'une concentration industrielle autour des riches gisements de charbon et de fer du Kouzbas dans l'Oural, augmenter les exportations, soutenir franchement la mécanisation de l'agriculture et les fermes collectives, etc. Pourtant, le tournant du mouvement n'est qu'apparent : il n'empêche pas la poursuite de certaines activités sous un déguisement de circonstance.

Ironie du sort, c'est au cours des années 1930 que l'écologie soviétique atteint ses résultats scientifiques les plus intéressants⁵. D.N. Kashkarov publie *Environnement et communauté*, qui synthétise les principaux résultats de la recherche contemporaine et contient l'une des premières histoires de cette discipline. V. Bukovskii poursuit des travaux pionniers dans le domaine de l'écologie mathématique. G.F. Gauze et S.A. Severtsov discutent les effets de densité sur la régulation endogène de la croissance des

4. *Ibid.*, p. 139.

5. Sur les 517 articles scientifiques russes concernant l'écologie, recensés par J. Richard Carpenter en 1939, 465 ont été publiés entre 1924 et 1938. Parmi eux, 90 ont paru pendant les cinq dernières années de la NEP (1924-1928), 107 durant le Premier Plan quinquennal (1929-1933) et 265 au cours des cinq années suivantes (1934-1938) (Carpenter, *op. cit.*, p. 367-385).

1. J.V. Staline, « A great year of change », dans *Works*, tome 12, Moscou, Éditions en langues étrangères, 1951, p. 135.

2. Il sera plus tard associé à la lutte contre les généticiens, aux côtés du fameux T.D. Lysenko.

3. Cité par Weiner, *Models...*, *op. cit.*, p. 135.

populations. Stanchinskii élabore une conception dynamique de la biocénose : à la différence d'un organisme vivant, elle ne se développe pas selon des instructions génétiques préexistantes ; les différentes espèces connaissent un processus continu d'adaptation les unes aux autres et par rapport à l'environnement abiotique qu'elles partagent (et contribuent à créer) ; tout cela est non planifié, imprévisible, non reproductible et évolue au gré de déséquilibres permanents. Derrière ce foisonnement, il distingue cependant certaines unités structurantes : des systèmes d'espèces liés par des relations de dépendance particulières (les chaînes alimentaires, par exemple, mais aussi des formes d'intégration beaucoup plus complexes). A cette époque, il n'est donc pas exagéré de placer l'URSS parmi les pays les plus avancés dans le domaine de l'écologie scientifique.

3. STALINE CONTRE ENGELS

« Nous retardons de cinquante à cent ans sur les pays avancés. Nous devons parcourir cette distance en dix ans. Ou nous le ferons, ou nous serons broyés », déclare Staline en février 1931¹. Ainsi, toute mesure d'urgence en vue de « la grande transformation de la nature » paraît justifiée. Un roman, *La rivière (Sol')*, de Léonide Léonov, rend bien compte du nouvel état d'esprit : pour l'ingénieur Ouvadiev, c'est « la terre elle-même (qui) lui était hostile ». De même, le chef des travaux Sergueï Potiomkine « rectifie et approfondit le lit des antiques rivières, il quadruple leur capacité de transport ... Des torrents de cellulose se déversent sur les pays étrangers »². Maxime Gorki exalte aussi la construction du canal Baltique-Mer blanche : « Staline tient un crayon. Devant lui, une carte de la région. Des côtes désertes. Des villages éloignés ... Trop de forêts et de

marécages ... Le labour doit s'étendre, les marais doivent être drainés ... La république de Karélie veut accéder à la société sans classes en changeant sa propre nature »³. « La raison scientifiquement organisée a atteint une liberté sans limite dans sa lutte contre les forces élémentaires de la nature », proclame Gorki sans sourciller⁴. Désormais, « toute nature vivante croîtra, s'adaptera et mourra au seul gré des hommes et de leurs projets », note l'académicien Kashchenko⁵. Les spécialistes en sciences naturelles n'ont plus qu'à devenir des « ingénieurs de la nature ».

En 1933, le congrès pan-russe de conservation relance la discussion sur les *zapovedniki*. Contre la doctrine officielle, les écologistes invoquent Engels et sa *Dialectique de la nature*. Ce passage semble avoir été écrit pour eux :

« Ne nous flattons pas trop de nos victoires sur la nature. Elle se venge sur nous de chacune d'elles. Chaque victoire a certes en premier lieu les conséquences que nous avons escomptées, mais en second et en troisième lieu, elle a des effets tout différents, imprévus, qui ne détruisent que trop souvent ces premières conséquences ... Et ainsi les faits nous rappellent à chaque pas que nous ne régnons nullement sur la nature comme un conquérant règne sur un peuple étranger, comme quelqu'un qui serait en dehors de la nature, mais que nous lui appartenons avec notre chair, notre sang, notre cerveau, que nous sommes dans son sein et que toute notre domination sur elle réside dans l'avantage, que nous avons sur l'ensemble des autres créatures, de connaître ses lois et de pouvoir nous en servir judicieusement »⁶.

La réplique de V.N. Makarov doit tricher avec le texte : « Engels n'avait pas en vue une société socialiste ... dit-il, mais l'économie prédatrice, non planifiée, irrationnelle du système capitaliste »⁷. C'est faux, puis-

1. Cité par la Commission du CC du PC (b) de l'URSS, *Histoire du parti communiste [bolchevik] de l'URSS*, Moscou, Editions en langues étrangères, 1939, p. 296.

2. Léonide Léonov, *La rivière*, traduction B. de Schoelzer, Paris, 1936, p. 51 et 65.

3. Maxime Gorki et al., *The White Sea Canal*, Londres, John Lane, 1935, p. 306.

4. Cité par Weiner, *Models...*, *op. cit.*, p. 170.

5. *Ibid.*, p. 175.

6. Karl Marx, Friedrich Engels, *Œuvres choisies*, Moscou, Editions du progrès, tome 3, 1970, p. 75.

7. Cité par Weiner, *Models...*, *op. cit.*, p. 195.

qu'Engels cite l'exemple de la Mésopotamie antique, une économie de commandement central qui devait pourtant, selon ses propres termes, précipiter la désolation du pays « en détruisant avec les forêts les centres d'accumulation et de conservation de l'humidité »¹. Mais l'objection a peu de poids, à une époque où la falsification est érigée en principe de tout débat. Comme l'explique Staline, le dernier mot doit appartenir à l'expérience. Et pour I.I. Present, la transformation de la nature par le développement économique lui-même constitue une gigantesque expérience. En réalité, tandis que les miracles agronomiques de Lysenko ne sont jamais réalisés que dans des pots de fleurs, à l'abri de tout contrôle scientifique sérieux, leur validation pratique sur des dizaines de milliers d'hectares ne dépend plus que du rapport complaisant de bureaucrates aux ordres.

En 1934, V.V. Stanchinskii et d'autres scientifiques de premier plan sont démis de leurs fonctions, voire arrêtés. Leur crime : avoir propagé l'idée « réactionnaire » selon laquelle il y aurait des limites naturelles à la transformation de la nature par la culture humaine. Pour S.I. Medvedev, l'écologie soviétique est ainsi rejetée plus de vingt ans en arrière². Cette même année, la génétique mendélienne (l'existence même des gènes) est taxée « d'utopie métaphysique » et condamnée. Staline et, derrière lui, les nouveaux privilégiés des bureaux et de l'appareil de répression, veulent écrire le destin de l'Union Soviétique sur une feuille blanche, au mépris des hommes et de leur environnement naturel³.

○ FORMATIONS SOCIO-ÉCONOMIQUES, SYSTÈMES POLITIQUES ET RÉGULATION DES RAPPORTS HOMME/NATURE

L'histoire des rapports homme/nature en Union Soviétique fait apparaître une nette rupture entre la période 1917-1927 et les années 1928-1934. Dans la première phase, l'écologie progresse à la fois comme courant scientifique, comme mouvement d'opinion et comme groupe de pression organisé, dans des conditions, il est vrai, difficiles. Dans la seconde, qui coïncide avec la mise en place du système stalinien, elle est impitoyablement battue en brèche. Maurice Godelier a raison d'affirmer : « Usage de l'homme et usage de la nature sont liés, et il n'y a pas de crise dans l'usage de la nature qui ne soit une crise dans le mode de vie de l'homme »⁴.

Comment expliquer cela ? Sans doute, parce que la socialisation des moyens de production n'est pas porteuse en tant que telle de déterminations sociales et environnementales univoques. Cela me conduit à rejeter deux types de raisonnements inductifs, apparemment opposés dans leurs conclusions, mais qui se fondent sur une méthode identique : 1) socialisation des moyens de production → libération de l'homme → respect des équilibres naturels ; 2) socialisation des moyens de productions → croissance des forces productives → destruction accélérée de l'environnement. Tout deux se laissent en fait hypnotiser par la base économique du nouveau système, sans porter suffisamment attention aux formes concrètes de son organisation sociale et politique. L'erreur est d'autant plus grave que l'on a en vue une société qui a remplacé — au moins partiellement — la main invisible du marché par des mécanismes de régulations volontaires.

Comment les grandes options sont-elles prises et dans l'intérêt de qui (les deux termes de la question sont bien sûr liés) ?

1. Marx, Engels, *op. cit.*, p. 75.

2. Cité par Weiner, « The historical... », art. cité, p. 52.

3. Après la guerre, Lavrentii Beria dénoncera les parcs naturels comme repères d'espions et de partisans antisoviétiques. Leur liquidation définitive sera décidée par Staline en 1951-1952 (Weiner, « The historical... », art. cité, p. 54).

4. Maurice Godelier, *L'idéal et le matériel. Pensée, économies, sociétés*, Paris, Fayard, 1984, p. 160-161.

Répondre à une telle interrogation revient à dégager les fondements socio-politiques du développement économique, en particulier dans une économie dirigée. Rien d'étonnant donc à ce que le renforcement de la dictature d'une minorité restreinte, la bureaucratie d'Etat dominée par Staline, conjuguée avec l'exploitation et l'oppression croissante des larges masses, aient conduit à une destruction sans précédent de l'environnement en URSS. En effet, une économie dirigée, si elle n'associe pas la majorité des producteurs aux prises de décisions fondamentales, conduit nécessairement à la formation d'une couche privilégiée (les membres de l'appareil administratif et répressif), coupée de la société et de son environnement, qui s'arroge le droit de

commander aux hommes et à la nature en fonction d'une compréhension étroite du monde et de ses intérêts.

□

Jean Batou est maître-assistant au Département d'histoire économique de l'Université de Genève et collabore avec Paul Bairoch au sein du Centre d'histoire économique internationale. Auteur de Cent ans de résistance au sous-développement. L'industrialisation du Moyen-Orient et de l'Amérique latine face au défi européen, 1770-1870, Genève, Droz, 1990, il vient d'éditer Between development and underdevelopment. The precocious attempts at industrialization of the periphery, 1800-1870, Genève, Droz, 1991.